

Kate McAlister

L'Héritière du Lotus rose



ROMAN

l'Archipel

L'HÉRITIÈRE DU LOTUS ROSE

DE LA MÊME AUTEURE

La Vallée du Lotus rose, L'Archipel, 2018, Archipoche, 2019.

La Cité du Lotus rose, L'Archipel, 2019, Archipoche, 2020.

KATE McALISTAIR

L'HÉRITIÈRE
DU LOTUS ROSE

roman

l'Archipel

Notre catalogue est consultable à l'adresse suivante :
www.editionsarchipel.com

Éditions de l'Archipel
34, rue des Bourdonnais
75001 Paris

ISBN 978-2-8098-3957-9

Copyright © L'Archipel, 2020.

Première partie

Tango Argentina

Août 1939 – Argentine

1

Jeudi 3 août 1939
Buenos Aires – Argentine

— *Vamos, Princesa*¹, cria le très jeune cavalier à l'oreille de sa monture.

La jument bondit vers l'avant d'un coup de reins suffisamment puissant pour échapper à la mêlée où elle s'enlisait. Il y eut des cris, des mouvements de bras, de talons. Dans la confusion, les chevaux se bousculèrent avec une force qui fit monter dans l'air hivernal une odeur de cuir et de sueur.

Le souffle des *criollos*² s'effiloçait en vapeur blanche dans un vent du sud-ouest, un *pampero*³ sec et glacial qui déboulait des lointaines plaines herbeuses avec une lumière d'orage. D'ici quelques heures, des trombes d'eau s'abattraient probablement sur Buenos Aires, inondant les quartiers les plus proches du Rio de la Plata. En attendant, le vent assombrissait le ciel d'une couleur de plomb qui faisait un contraste d'apocalypse avec la pelouse du terrain de polo.

Les quelques spectateurs amassés en bordure du stade subissaient sans broncher les violentes rafales, tellement passionnés par le jeu qu'ils en oubliaient les picots de glace qui harcelaient leurs joues. Parmi eux, Milo McCorball remonta le col de son paletot militaire. On voyait à ses cheveux blonds coupés très courts qu'il était étranger et à ses galons sur les manches qu'il appartenait à la Royal Air Force britannique avec le grade de lieutenant.

1. « Vas-y, Princesse ! », en espagnol.

2. « Créole », en espagnol. Un cheval *criollo* est un cheval d'Amérique du Sud issu du cheval colonial espagnol. Le *criollo* argentin est le plus connu, essentiellement grâce au polo où il excelle.

3. Vent violent qui amène les pluies d'hiver en Argentine.

Depuis quelques minutes, il suivait avec intérêt la horde de gauchos¹ qui se disputaient la balle. Il avait grandi à Calcutta où, comme la majorité des Anglais nés en Inde, il avait joué au polo durant toute son adolescence. Il s'y connaissait donc suffisamment pour apprécier la rencontre et, surtout, sortir le jeune cavalier argentin du lot.

Ce gamin avait un talent insensé et une bonne dose d'inconscience qui attirait d'emblée la sympathie. Il se faufilait entre les maillets de ses adversaires avec une témérité folle, risquant à chaque geste de prendre un mauvais coup. Cette audace provoquait l'enthousiasme chez les spectateurs et Milo, admiratif comme les autres, ne manquait pas de joindre ses applaudissements aux leurs.

Soudain, le jeune joueur réussit une percée. Il emmena la balle en virtuose vers les goals, à petits coups de poignet incisifs. Presque couché sur l'encolure de sa jument pour gagner en allonge, il prit une avance confortable. Ses adversaires le poursuivirent avec un bruit de tonnerre.

L'action se déplaça vers le centre du terrain. Milo avança de quelques pas pour ne rien perdre du jeu. Une lumière jaune irréaliste tombait maintenant du ciel. Le fracas des sabots secouait la terre et remontait dans les jambes. Il sourit, heureux de ces sensations qui lui permettaient de presque oublier les quatre jours interminables qu'il venait de passer sur le siège d'un Boeing « clipper » 314 en provenance des Indes orientales. Il avait changé trois fois d'hydravion et avait passé la quasi-totalité du temps à somnoler, le nez tourné vers le hublot derrière lequel défilaient des nuages sans fin. De quoi atténuer considérablement l'excitation qu'il avait ressentie en recevant son ordre de mission !

Il venait de fêter ses vingt-quatre ans et, comme cadeau d'anniversaire, il avait été promu à l'Intelligence Service. Ce voyage en Argentine inaugurerait sa carrière. Bien sûr, son rôle ne serait pas aussi important qu'en Europe, où un nouveau conflit avec l'Allemagne était en train de se dessiner, mais il avait tout de même une importance cruciale : d'ici quelques semaines, la

1. En Amérique du Sud, cavalier qui garde les troupeaux de bovins dans les vastes étendues herbeuses de la pampa.

Grande-Bretagne négocierait de nouveaux traités commerciaux avec le gouvernement argentin, en particulier ceux concernant les importations de bœufs et de céréales. Or Londres estimait qu'une nation affamée ne pouvait pas gagner une guerre. Le cabinet ministériel lui avait demandé de trouver des arguments qui feraient pencher la balance du côté anglais. Pour en discuter, il avait rendez-vous à quatorze heures avec l'ambassadeur de Grande-Bretagne, sir Esmond Ovey, et le responsable de l'Intelligence Service local, le colonel Luther Langton.

En attendant, il avait d'abord pensé que réviser une dernière fois son dossier serait une bonne façon de passer le temps. Sauf qu'enfermé dans sa chambre de l'Alvear Palace Hotel, il avait vite compris qu'il ne parviendrait pas à juguler sa nervosité de cette façon : il connaissait toutes ses notes par cœur et tournait en rond. Il avait alors tenté de se changer les idées en lisant le quotidien *La Nación* emprunté à la réception, mais au bout de trois articles, il n'en pouvait plus. Restait plus qu'à mettre sa casquette et à enfiler son pardessus militaire pour aller prendre l'air.

Il n'avait pas eu de chance. Un vent glacial l'avait giflé dès sa sortie de la porte à tourniquet. En maugréant, il avait accéléré le pas. L'hiver argentin était plus âpre qu'il ne s'y était attendu, sans doute parce qu'il était encore trop habitué à la chaleur moite du Bengale-Occidental, qu'il avait quitté en pleine mousson tropicale.

Le nez enfoui dans son col, il avait traversé un élégant quartier résidentiel où il avait admiré des maisons cossues et des rues presque parisiennes. Les jardins débordaient d'araucarias. Plus loin sur l'avenue Alvear, il s'était arrêté devant un arbre gigantesque, qu'une pancarte désignait comme le plus vieux de Buenos Aires. Il s'était même réfugié sous l'immense frondaison en espérant échapper un temps à l'affreux vent cinglant.

Coïncidence amusante, l'arbre en question était un énorme *Ficus elastica* en tous points semblable à ceux qui poussaient en Inde. Même tronc massif large de plus de trente pieds, et même cime qui montait au moins à cent vingt. Sous ses feuilles luisantes, Milo avait tout de suite pensé aux dieux hindous qui n'habitaient pas cet arbre-là alors qu'à l'autre bout du monde, ils remplissaient le tronc, les nœuds, les branches, accrochés

en farandole dans des banderoles de rubans, et appelés par les prières des *sâdhus*¹ pour exaucer tous les vœux des croyants.

Il avait continué sa promenade en traversant le *cementerio*² de la Recoleta. Comme n'importe quel touriste, il avait flâné dans les allées délimitées par de somptueux caveaux sculptés en déchiffrant les noms des Argentins célèbres qu'on y avait enterrés. La plupart étaient des hommes politiques ou des artisans de la libération, mais il y avait aussi de riches *estancieros*³ et quelques écrivains. Et aussi Camilla, une jeune femme fusillée à l'âge de vingt ans pour avoir eu une liaison avec un prêtre.

Par la suite, il avait remonté l'avenue del Libertador jusqu'à tomber nez à nez avec le portique d'entrée du Campo Argentino de Palermo, que les habitants de Buenos Aires surnommaient la « cathédrale » du polo. Là, une agitation bon enfant emplie d'odeurs de saucisses et de beignets l'avait attiré. Un cornet de *churros* à la main, il s'était posté en bordure du terrain pour regarder le match.

La rencontre paraissait s'être décidée comme ça, pour le simple plaisir de courser la balle. Les matchs officiels viendraient plus tard, lorsque les gigantesques gradins seraient remplis. En attendant, les cavaliers professionnels s'amusaient avec leurs *petiseros*⁴ et il était difficile de distinguer les uns des autres. Tous portaient des tuniques de laine à carreaux, des pantalons en cuir usés et d'inénarrables bérêts basques vissés sur leurs chevelures mal peignées. On aurait pu les confondre avec les convoyeurs de bœufs ou de moutons qui, chaque matin, conduisaient leurs troupeaux vers les abattoirs du marché aux bestiaux de Liniers.

Ramenant son attention sur le jeu, Milo baissa la visière de sa casquette pour échapper au soleil inattendu qui jouait à l'esquive avec les nuages et les gratte-ciel bordant le stade. Le galop des chevaux arrachait à la pelouse des mottes filandreuses. Une pluie de terre tombait sur les badauds les plus proches,

1. Ascète hindou qui a renoncé à toutes les attaches de la vie matérielle pour se consacrer à la recherche spirituelle.

2. « Cimetière », en espagnol.

3. Propriétaire d'une vaste exploitation agricole, type ranch américain.

4. Au polo, le *petisero* est celui qui s'occupe des chevaux. Il prépare et dresse les jeunes chevaux en vue du jeu.

qui reculaient machinalement avant de revenir se masser aux extrémités du terrain, près des *palenques*¹. Leurs exclamations passionnées soulignaient les plus belles phases du match. Le moment était crucial ; les deux équipes étaient à égalité.

Le jeune prodige était toujours en tête. Porté par les cris des hommes et les soubresauts de la terre, il ressemblait à une brebis pourchassée par des loups, sans doute à cause de sa silhouette menue, presque androgyne. À vue de nez, il n'avait pas plus de quatorze ou quinze ans. Malgré ses vêtements grossiers, sa chemise de laine passée dans un pantalon de coton informe, sa veste sans manches en peau de mouton mille fois ravaudée et surmontée d'un foulard noué sur la bouche pour se protéger de la poussière, il réussissait tout de même à afficher une grâce particulière. Ses gestes avaient la perfection d'une danse et le public ne s'y trompait pas. Il ne cessait de lui accorder la faveur de ses cris :

— *¡Vamos, chica, vamos!*² hurlaient tous les gauchos pour encourager la frêle silhouette.

Le gamin, porté par cet enthousiasme, semblait voler au-dessus de la meute. Un seul adversaire lui collait encore au train, un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, dont l'épaisse toison bouclée de bélier noir tombait sur ses yeux, masquant des éclairs d'orgueil et de rage. Voyant que l'adolescent allait rentrer le goal, il eut une exclamation de colère et jeta son maillet dans les jambes de la jument avec une grande violence.

La pauvre bête trébucha en hennissant d'effroi. Son œil roula, blanc et noir. La chute parut inévitable. Tous les spectateurs retinrent leur respiration. Milo tempêta : le coup était irrégulier et criminel !

Pourtant, rien n'était encore joué.

Dans un effort spectaculaire, la jument blessée banda ses muscles et lutta pour retrouver son équilibre. Ses épaules se tendirent. Sa respiration puissante jaillit en vapeur de ses naseaux écartés. Ses jambes piétinèrent à la recherche de stabilité et, sur cet équilibre sculptural d'os et de chair luttant pour ne pas

1. Endroit au bout du terrain où les chevaux attendent et sont préparés par les *petiseros* avant de jouer leurs périodes.

2. « Vas-y, petite, vas-y ! », en espagnol.

s'affaisser, le cavalier ressembla soudain à un jeune dieu inondé de soleil, Hermès ajustant sa flèche.

Resté en selle par un miracle invraisemblable, il se pencha contre le poitrail couvert d'écume et parvint à crocheter la balle. Un cri primal sortit de ses tripes. Il frappa.

— ¡*Vamos!* vociférèrent les gauchos sur le bord du terrain.

La balle fila entre les deux poteaux, validant le point. Aussitôt, les acclamations se déchaînèrent et Milo ne fut pas en reste. Applaudissant à tout rompre, il hurla :

— Bravo ! Quel cavalier !

Dans son enthousiasme, il s'était exprimé en anglais. On le remarqua. On détailla son uniforme de lieutenant de la Royal Air Force avec une soudaine animosité.

— Hé, toi, *che Inglés*¹, que fais-tu là ?

Des gauchos l'encerclèrent, franchement hostiles. Depuis leurs luttes pour l'indépendance contre le royaume d'Espagne, les Argentins n'appréciaient guère les Anglais. À cette époque, ces derniers leur avaient offert une aide militaire en espérant faire de l'Argentine un de leurs dominions. Les insurgés l'avaient vécu comme une trahison et ce sentiment avait perduré après le krach boursier de 1929, lorsque la Grande-Bretagne avait choisi une politique protectionniste. Pour continuer à exporter leur viande, les Argentins avaient dû concéder un abaissement des droits de douane et un quasi-monopole des moyens de transports et des installations frigorifiques². Les nationalistes étaient montés au créneau et, maintenant encore, de nombreux journaux dénonçaient ce qu'ils appelaient un marché de dupe et une soumission au Royaume-Uni.

— Dis donc, *che Inglés*, tu ne peux pas répondre aux questions qu'on te pose ? cracha l'un des hommes à la mine peu engageante.

Milo dévisagea toutes ces faces brunies par le soleil, ces corps qui paraissaient étonnés de ne plus être en selle, à marcher comme des marins revenus sur terre. Dans leur vie, le cheval était tout.

Il répondit à l'instinct, d'une voix apaisante :

1. « L'Anglais », en espagnol.

2. Il s'agit de l'accord Roca-Runciman.

— *Un partido magnífico. Me gusta el polo*¹.

On s'étonna de l'entendre parler espagnol. On hésita, puis, subitement, on trouva qu'il avait raison et on s'apostropha en gloussant : oui, l'action avait été magnifique ! *Madre de dios*, quel goal ! La joie revint, enfantine. On se congratula. On se mit à rire. Allons donc, ce jeune *Inglés*, malgré ses insignes militaires, semblait quand même bien connaître les chevaux. On lui fit une place, on lui tapota l'épaule, et l'un des Argentins osa lui demander :

— Puisque vous êtes anglais, *señor*, vous devez vous aussi jouer au polo ?

— *Un poquito*², mais moins bien que ce jeune *caballero*³ !

Il désigna l'adolescent qui approchait. La moquerie s'étendit sur tous les visages.

— *Ce caballero*, ici, nous l'appelons tous la *Doncella* !

Le mot amusa Milo : *Doncella* pouvait se traduire par « demoiselle », un sobriquet qui faisait sans doute référence à l'allure trop jeune et androgyne de l'adolescent.

D'autres rires éclatèrent, de bons gros rires pleins d'une malice joyeuse. Quelques badauds en profitèrent pour interpellé le gamin.

— *¡Hola, Doncella, bien hecho*⁴ !

Le gamin était d'une humeur de chien ; sa jument boitait. Le maillet de son adversaire avait entaillé le postérieur droit sur plus de six pouces. Il répliqua d'un ton acrimonieux qu'il était pénible de jouer avec des tricheurs.

L'homme à la toison de bélier l'entendit et ricana.

— Quand le cheval est trop fragile, on ne le fait pas jouer au polo !

La remarque était pure provocation. Le jeune cavalier sortit de ses gonds. Fou de rage, il se rua vers l'impudent en l'agonisant d'injures. L'autre répliqua. Ils en vinrent aux mains. On se précipita pour les séparer, ce qui ne fut pas une mince affaire. L'adolescent ressemblait à un chat sauvage crachant et griffant. On le saisit par les bras, on tenta de le calmer. Dans le feu de

1. « Un match magnifique. J'aime le polo », en espagnol.

2. « Un peu », en espagnol.

3. « Monsieur », en espagnol, avec un sens de courtoisie, distinction, aristocratie.

4. « Bravo », en espagnol.

l'action, il perdit le foulard qui le masquait et le lien qui retenait ses cheveux. D'épaisses boucles brunes coulèrent sur ses épaules, renvoyant des feux sombres lorsqu'un rayon de soleil les effleura.

Milo en resta bouche bée.

Le visage qu'il contemplait n'avait rien de masculin. Au contraire, sa féminité était si évidente, si éclatante, qu'il se demanda comment il avait pu se tromper à ce point.

La demoiselle avait une beauté sauvage et les traits d'un ange. L'ossature était fine, le teint couleur de thé léger, la bouche parfaite et sensuelle, rose comme un bouton de fleur.

— *Goddam*, murmura le jeune homme, complètement subjugué. Voilà pourquoi on l'appelle la *Doncella*, c'est une femme !

L'espace d'une seconde, un regard vert sombre se posa sur lui. Il crut contempler un horizon de sapinettes, celui qu'on apercevait au loin dans les montagnes, rutilant dans la lumière d'un soleil de matin du monde. Magnétisé, il voulut la suivre, lui parler, au moins connaître son nom, mais de lointaines cloches sonnèrent à la volée, lui rappelant brusquement qu'on l'attendait à l'ambassade britannique.

Il vérifia l'heure à sa montre-bracelet, se rendit compte qu'il n'avait plus le temps de rien, certainement pas de conter fleurette à une beauté de passage.

Ravalant sa déception, il rebroussa chemin.

Il l'ignorait encore, mais il venait de tomber irrémédiablement amoureux.

*

Le taxi déposa Milo devant le 2412 de la rue Anchorena¹, juste en face du mur qui ceignait l'ambassade britannique. Après qu'il eut sonné au portail de fer forgé, un concierge vint lui ouvrir pour l'introduire dans une petite cour dallée de pierres roses.

Un arbre dénudé par l'hiver découpait ses branches noires sur le blanc d'un bâtiment à l'aspect massif, haut de deux étages. À gauche, un jardin d'agrément montrait une pelouse qui descendait vers la ramure bleue d'un eucalyptus. À droite,

1. La rue Anchorena est actuellement la rue Dr-Luis-Agote.

un Perron encadré par deux ifs taillés en miroir conduisait à une terrasse.

Deux militaires au garde-à-vous l'accueillirent au sommet des marches.

— Bonjour, lieutenant. Le colonel Langton vous attend, vous pouvez entrer.

Milo avança dans un vestibule carrelé de dalles noires et blanches. Un escalier d'apparat menait aux étages, souligné par un tapis de feutre rouge et une élégante rambarde dorée. Dans un angle près d'une fenêtre, une vieille horloge sur pied marquait les secondes. Avec la console de marbre gris chargée d'un bouquet de lis au parfum entêtant, on aurait pu se croire dans un manoir du Devonshire. Il ne manquait que la maîtresse de maison.

— Bonjour, lieutenant McCorball. Je suis miss Vera Hopkins, la secrétaire particulière du colonel Langton. Venez avec moi, ces messieurs vous attendent dans le Grand Salon au premier étage.

La femme avait un visage d'une beauté froide qui la faisait ressembler à une star hollywoodienne inaccessible. Longue, mince et les cheveux auburn, elle portait l'uniforme comme un prêtre sa soutane. Seule différence, elle avait de bien belles jambes au-dessus d'escarpins à talons hauts.

Milo la suivit en se remémorant les détails qu'il avait lus dans son dossier : célibataire, âgée de quarante et un ans, fiancée à vingt ans avec un sergent d'artillerie mort à la guerre quelques heures avant l'armistice du 11 novembre 1918. Ce drame l'avait à jamais dissuadée de fonder une famille. Elle avait préféré se consacrer à son travail et à son pays.

Elle épaulait le colonel Langton depuis près de vingt ans après avoir gravi les échelons qui l'avaient menée de simple dactylographe à collaboratrice de confiance. Elle connaissait tous les dossiers, y compris ceux estampillés « *secret defense* », qu'elle tapait elle-même à la machine. Elle ne déléguait jamais rien, ne faisait confiance à personne. On prétendait qu'elle dormait à peine. Première arrivée, dernière partie, elle assistait à toutes les réunions sans qu'aucun détail ne lui échappât. Sa mémoire était sans faille.

Avant d'ouvrir une porte, elle retint Milo en appuyant légèrement sur son bras pour se hausser jusqu'à son oreille.

— D'habitude, chuchota-t-elle, Son Excellence ne se mêle pas des affaires de l'Intelligence Service, mais vous êtes recommandé par sir Winston Churchill, avec lequel sir Esmond Ovey n'a pas toujours eu des liens très cordiaux. Il tenait donc à vous rencontrer en personne, histoire de sonder l'affaire. Soyez simple et honnête. Le colonel Langton vous soutiendra si nécessaire. Vous vous en doutez, votre mission n'est pas vitale militairement parlant, mais elle demeure tout de même cruciale pour amener à la table des négociations les meilleures options possibles.

Elle le dévisagea intensément durant quelques secondes, sans doute pour vérifier qu'elle avait été bien comprise, puis elle pénétra dans le Grand Salon en lui demandant de la suivre.

Une voix de stentor les accueillit aussitôt.

— Ah, lieutenant McCorball, je m'apprêtais justement à expliquer la teneur de votre mission à Son Excellence. Venez donc nous rejoindre au plus vite.

Le colonel Langton agita une main aimable. À son côté, confortablement calé dans un canapé de soie beige, un homme long et maigre se contenta de froncer les sourcils en regardant sa montre. Lorsqu'il releva le nez, il précisa d'un ton rogue :

— Ne vous étonnez pas d'être reçu dans le Grand Salon, lieutenant McCorball. Je ne vous fais pas un honneur disproportionné, je tiens uniquement à éviter de perdre un temps précieux. Mon prochain rendez-vous est à quinze heures au même endroit. Cela nous laisse moins d'une heure, j'espère que vous irez droit au but.

— Merci de me recevoir, Votre Excellence, répondit Milo.

Il s'approcha des deux hommes, sa casquette de pilote coincée sous le bras. Le vent avait décoiffé ses cheveux courts et il tenta de les discipliner de la main. Durant ses classes, il avait été formé au protocole, il avait donc toutes les compétences requises pour se confronter à un diplomate aussi chevronné que sir Esmond. Il n'en était pas moins nerveux. Il se doutait qu'il était en train de passer un examen d'entrée.

Le colonel Langton s'efforça de le mettre à l'aise. Il lui demanda des nouvelles de Londres.

— Eh bien, dit Milo, je crois bien qu'en ce moment, tous les ministères sont en ébullition.

Il serra les mains en enregistrant d'un même coup d'œil le luxe raffiné de la décoration, les murs tendus de soie crème, le sol entièrement recouvert par un gigantesque tapis d'Orient aux motifs rouges. Des rideaux encadraient deux portes-fenêtres qui ouvraient sur la terrasse. Les drapeaux de la Grande-Bretagne et de l'Argentine se croisaient devant une tapisserie qui représentait un sous-bois possiblement anglais.

— Prenez place, lieutenant, dit le colonel.

Langton était un homme trapu d'une cinquantaine d'années, rasé de près, le cheveu gominé, dont le visage à l'expression martiale était durci par d'épais sourcils gris. À côté de lui, sir Esmond Ovey paraissait filiforme, tandis que son maintien aristocratique était rehaussé par un élégant costume croisé venant certainement de chez Savile Row, à Londres. Sa cravate du même bleu que le drapeau argentin était coordonnée à une pochette de soie. Tout en regardant ses ongles, il affichait une expression de profond ennui qui allongeait son front dégarni.

— Lieutenant McCorball, je vous avoue que sans l'insistance du colonel Langton, qui fait grand état de vos références, je n'aurais pas pris la peine de vous recevoir. Pardonnez-moi d'être aussi direct, mais ce n'est pas la première fois que je dois faire face à des ordres surprenants de la part de Londres. On vous présente comme un analyste de haut niveau et un enquêteur hors pair, rompu au terrain, mais que vois-je en toute objectivité ? Un jeune pilote de la Royal Air Force, frais émoulu de son école et visiblement inexpérimenté dans tous les domaines, y compris celui de la politique. Je ne doute ni de votre enthousiasme ni des événements européens qui focalisent en ce moment toute l'attention de lord Halifax, notre secrétaire d'État au Foreign Office, tout comme je comprends que les meilleurs agents soient actuellement occupés par des missions autrement plus importantes. Il n'empêche, bon sang de bonsoir ! était-il nécessaire de m'envoyer un jeunot dont je ne sais que faire ?

Milo entra dans le débat avec assurance.

— Votre Excellence, vous m'avez demandé d'aller droit au but. Je suis ici parce que Londres compte sur l'Argentine pour assurer le ravitaillement de la Grande-Bretagne en cas de conflit mondial. Il est vital pour notre pays d'obtenir les meilleures conditions commerciales possibles. Je suis chargé d'évaluer les

arguments que les Argentins pourraient nous opposer et de proposer des solutions permettant de les contrer.

L'ambassadeur ne perdit en rien sa mauvaise humeur.

— Et que pourriez-vous sortir de vos manches, lieutenant, que mon propre personnel n'aurait pas réussi à jauger ? Vous n'êtes qu'un très jeune homme sorti de nulle part dont personne n'a jugé utile de me préciser les éventuelles qualifications.

Milo posa sa sacoche de cuir sur ses genoux et en sortit une chemise de carton gris. Il tendit à l'ambassadeur une feuille dactylographiée, signée et tamponnée de manière très officielle.

— Votre Excellence, voici les références que mes supérieurs m'ont autorisé à vous transmettre. Comme vous pourrez le constater, le fait que je sois un aviateur est purement anecdotique par rapport au reste de ma formation.

La lettre résumait l'ensemble de son parcours depuis sa sortie de l'université de Cambridge en tant que major de sa promotion. Elle précisait qu'il avait étudié l'exploitation et l'analyse des données, ainsi que les interactions entre l'économie et la sociologie. Cette spécialisation était majeure à l'heure où de nombreux pays choisissaient le fascisme comme solution politique. L'Intelligence Service lui avait donc rapidement proposé un poste d'analyste. Au bout de quelques semaines, le haut commandement, satisfait de ses notes, l'avait incité à suivre une formation « commando » pour coller aux réalités du terrain. Puis Churchill, qui était un ami de chasse de son père et, de manière plus anecdotique, son parrain sur les fonts baptismaux, avait suggéré son nom pour cette mission. L'ancien ministre de l'Armement et des Finances n'avait peut-être plus de poste officiel, mais il continuait à avoir de l'influence en haut lieu. La candidature de Milo avait aussitôt été validée.

— Je parle couramment six langues dont l'espagnol, continua le jeune officier de manière factuelle, et je joue au polo avec un handicap de 5, ce qui me semble être un atout non négligeable en Argentine. Je peux vous le garantir, Votre Excellence, je suis parfaitement formé pour réussir cette mission.

L'ambassadeur lui rendit la lettre, la mine indéchiffrable.

— Vous avez surtout des amis puissants, lieutenant McCorball. Je vois que la signature au bas de vos références est celle de Winston Churchill. La politique est toujours une question d'alliance.

— Pour ma part, sir, je préfère l'action à la politique.

Le diplomate s'adossa pour observer son interlocuteur avec plus d'attention. Ce jeune lieutenant McCorball était peut-être le protégé de Churchill, il n'en possédait pas moins un beau sens de la répartie. De plus, son physique n'était pas en reste, puisqu'il avait l'apparence d'un homme sportif capable de maîtriser n'importe quelle situation. Quant au visage, outre une ossature solide et des yeux bleu de glace qui devaient plaire aux femmes, il attirait surtout l'attention par une expression calme et franche, matérialisée par un sourire qui était sans conteste sa plus grande séduction.

— Je n'entrerai pas dans les détails fastidieux de votre mission, lieutenant, reprit l'ambassadeur, mais j'imagine qu'une de vos attributions est de déterminer si l'Argentine est un pays possiblement nazi ?

La question n'avait rien d'anodin. En cette période délicate, il était important de connaître les pays alliés. Or, l'année précédente, quinze mille personnes s'étaient réunies à Buenos Aires dans l'enceinte sportive du Luna Park pour proclamer leur soutien à l'Allemagne nazie. Des partisans fascistes avaient décoré de drapeaux noirs et rouges les travées, et accroché à chaque rambarde des banderoles ornées de la croix gammée. Tous les journaux internationaux en avaient fait leur une, car il était probable que ce rassemblement fût le plus important en faveur d'Hitler hors des frontières allemandes.

Sir Esmond était un diplomate chevronné. Milo répondit sans tergiverser.

— Nos agents ont récemment mis la main sur des dossiers qui présentent l'Argentine comme un possible rêve d'expansion allemande. Le chancelier Hitler a chargé un département spécialement créé, l'*Auslandsorganisation*, d'organiser le parti nazi outre-mer. Cette structure finance des fermes expérimentales, des écoles privées et même des journaux qui véhiculent l'idéologie hitlérienne dans toute l'Amérique du Sud, allant jusqu'à initier des campagnes antisémites. C'est de cela dont je dois m'occuper.

— Le colonel Langton m'a précisé que vous alliez plus particulièrement surveiller Felipe Ramiro, qui est l'ami intime du gouverneur de Buenos Aires. Ce ne sera pas une mince affaire. Cet homme est à la tête d'une immense fortune. Il possède

l'une des plus grosses exploitations agricoles d'Argentine, spécialisée dans la viande de bœuf. Il a des appuis jusque dans le gouvernement.

— Nous avons toutes les raisons de croire que cet homme est un nazi dormant. Il est suffisamment influent pour avoir l'oreille de certains membres du gouvernement. Ses positions politiques font de lui notre principal opposant, un adversaire d'autant plus redoutable qu'il ne défend que ses intérêts personnels.

— Il est le président d'un des plus virulents partis fascistes argentins, le *Partido Fascista*, mais je n'arrive pas à croire que...

— Beaucoup de rumeurs circulent à son sujet. Mon travail va consister à vérifier si certaines de ces rumeurs peuvent être fondées, ce qui nous permettrait de le discréditer.

Esmond Ovey se frotta le menton d'un air songeur.

— Vous pensez à ces rumeurs de camp d'extermination des Indiens ? Personne n'a jamais réussi à prouver quoi que ce soit.

— S'il y a quelque chose à trouver, je le découvrirai.

Les deux hommes se regardèrent, puis l'ambassadeur ajouta d'une voix basse :

— La guerre arrive bel et bien en Europe, lieutenant McCorball, n'est-ce pas ?

Milo acquiesça.

— La question n'est plus de savoir si nous aurons la guerre, Votre Excellence, mais plutôt quand elle se déclencherà.

Le silence revint, rempli du crépitement d'une averse sur les dalles de la terrasse.

— C'est une réponse que j'aurais préférée ne jamais entendre, déclara finalement l'ambassadeur. Nous nous dirigeons vers une époque très sombre.

— Elle l'est déjà, confirma Milo. N'en doutez pas. Des hommes comme ce Ramiro sont là pour nous le rappeler tous les jours.

— Je vous prie de me tenir informé de l'avancée de votre étude, insista encore l'ambassadeur.

— Je vous ferai une copie de mon rapport dès que je rendrai mes conclusions, promit Milo.

Ils se serrèrent la main. Le colonel Langton se leva d'un air satisfait.

— Nous allons faire du bon boulot, lieutenant. N'hésitez pas à me demander toute l'aide que vous jugerez nécessaire.

l'Archipel

Vous avez aimé ce livre ?
Il y a forcément un autre
qui vous plaira !

Découvrez notre catalogue sur
www.editionsarchipel.com



Rejoignez la communauté des lecteurs
et partagez vos impressions sur
www.facebook.com/larchipel

Achévé de numériser en septembre 2020
par Facompo